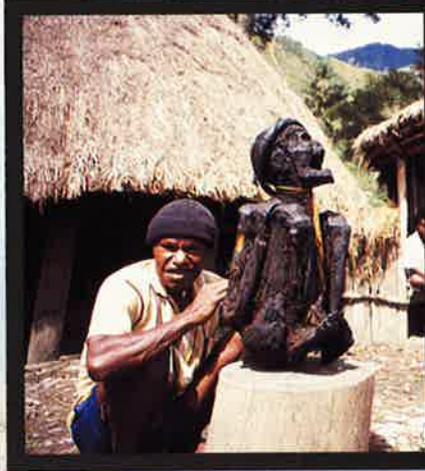
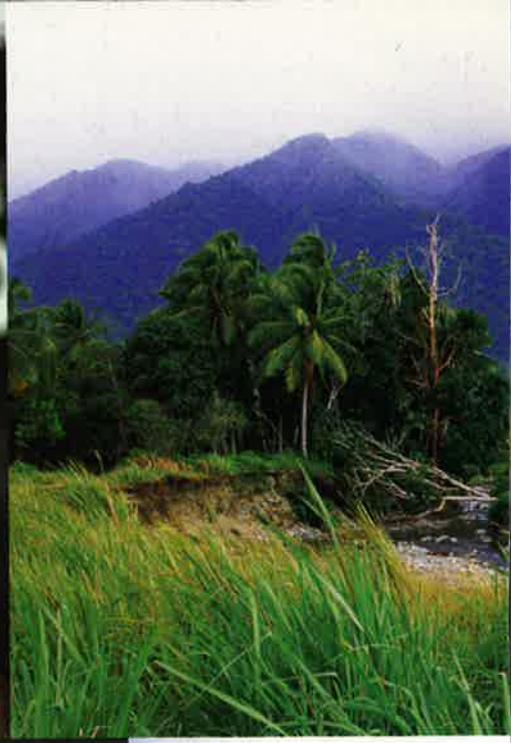


TERRES INCONNUES

ANNA VENDÉMIAIRE EST PARTIE À LA DÉCOUVERTE DE L'UNE DES CONTRÉES LES PLUS MÉCONNUES DU GLOBE. UN VOYAGE INITIATIQUE CHEZ LES PAPOUS À EN PERDRE LE SENS DU TEMPS.





La lointaine région de l'Irian Jaya, ou Papouasie-Ouest, requiert du voyageur un long et lent périple. Cette île qui étire au beau milieu du Pacifique son étrange découpe animale est la seconde île du globe après le Groenland de par son importance. Scindée en deux dans sa latitude, elle se partage entre, la Papouasie Nouvelle-Guinée, à l'est, et à l'ouest, l'Irian Jaya rattachée depuis 1969 à l'Indonésie dont elle compose la 17^e province. Elle demeure encore aujourd'hui, l'une des contrées les plus méconnues du globe. Son relief n'a pas encore été intégralement cartographié et ces zones inexplorées ne cessent d'intriguer les anthropologues et les scientifiques du monde.

Les forêts qui recouvrent l'intégralité du territoire sont si profondes qu'elles abritent encore quelques rares tribus qui n'ont jamais eu de contact avec des Occidentaux. La Papouasie éveille inmanquablement des souvenirs de peuplades cannibales, de chasseurs de têtes et d'animaux inquiétants comme les araignées ornithophages ou les crocodiles.

EN PARTANCE

Je quitte l'hystérique Jakarta, sa pollution, ses embouteillages et les émeutes qui secouent la capitale depuis plusieurs années. Il me faudra cinq heures d'avion pour rejoindre Biak, une petite île parmi la multitude d'îlots qui entourent la Papouasie. L'arrivée se fait au petit matin, le soleil n'est pas encore levé, et je découvre avec stupéfaction l'animation qui entoure l'atterrissage de l'avion. Depuis la crise économique indonésienne et l'instabilité politique due aux indépendantistes Papous, les touristes ont déserté le pays. Aussi, ma venue ne passe-t-elle pas inaperçue. Proche de l'aéroport, l'hôtel Irian conserve le charme désuet de l'ancienne occupation hollandaise. L'immense bâtiment en bois pourrit doucement sous la chaleur tropicale.

Comme dans toutes les villes d'Indonésie, je suis accueillie par une odeur douce-reuse de durion, fruit qui ressemble au melon, de pourriture et de pétrole. Kota Biak est une ville métissée d'Indonésiens et de Papous. Les centaines de tribus qui peuplent le territoire se distinguent les unes des autres par leurs dialectes, leurs cultures comme par leurs caractéristiques physiques. Les Papous des côtes s'apparentent aux Mélanésiens, ils sont assez grands et leurs visages, comme leur mode de vie me rappellent les toiles de Gauguin.

Je découvrirai plus tard combien ils sont différents des Papous des Hautes-Terres, les fameux Danis qui constituent le but de mon voyage. Pour rejoindre leurs villages reculés, je dois passer par la capitale de l'Irian Jaya pour me procurer un laissez-passer indispensable, un *Surat Jalan*, qui va me permettre de circuler dans l'intérieur du pays. Tous les voyages se font en avion. Il n'existe aucune route, juste des pistes qui s'amenuisent pour devenir de simples chemins que les Papous empruntent pendant des semaines, voire des mois pour rallier différents villages.

LE MONDE VU DU CIEL

Le vol Biak-Jayapura longe la côte et je découvre les estuaires, des centaines de rivières qui se jettent dans la mer. Leurs contours et leurs formes serpentent dans la touffeur vert sombre de la forêt. Quelques villages de pêcheurs avec leurs maisons sur pilotis jalonnant la côte seront les seules indications de peuplement pendant des centaines de kilomètres. L'approche sur Sentani, l'aéroport de la capitale, offre l'une des plus belles descentes qu'il m'ait été donnée de découvrir. L'avion décrit une généreuse courbe au-dessus d'un lac opalin parsemé de minuscules îlots.

De la capitale, je n'aurai que le bref instantané d'une grosse ville confortablement étalée dans une baie surplombant la mer. L'aspect villageois et bon enfant étonne quand on sait qu'il s'agit d'une capitale régionale. Je ne réalise pas encore qu'elle réunit, bien que de manière sommaire, le confort matériel duquel je vais progressivement m'éloigner.

Je redécouvre la patience dans le bureau de l'officier chargé de délivrer le *Surat Jalan*. Il me faudra répéter plusieurs fois l'itinéraire que je souhaite suivre, l'assortir d'explications, de moult politesses et de multiples photocopies et photos d'identité. Avec une courtoisie lascive, l'officier s'exécute lentement, me laissant de plus en plus perplexe quant à l'obtention du papier dont dépend mon voyage. Il s'absente pendant un long laps de temps, à la recherche du supérieur qui doit le valider d'un coup de tampon. Finalement, quittant la cour surchauffée, remplie de militaires, je retrouve l'activité de la rue, serrant précieusement dans ma poche les nombreux exemplaires qu'il me faudra faire viser à chaque arrivée dans un village.



LES DANIS DE LA VALLÉE DU BALIEM

Je trouve une compagnie d'aviation qui le lendemain se rend à Wamena. J'arrive à l'aube pour prendre le billet. Les vols n'opèrent que le matin, car le ciel se couvre inmanquablement en début d'après-midi. De nouveau, je retrouve cette foule étrange qui gravite continuellement autour des aéroports. Elle commente, entoure nonchalamment les visiteurs, et assiste avec curiosité au répétitif rituel de l'embarquement. Le prix du billet est fixé au poids, je passe avec mes bagages sur une grosse balance, sous le regard amusé des Papous. Après quelques heures d'attente endormie, j'embarque dans l'avion. Dans la voûte creuse de la carlingue, quelques sièges de toile accueillent les rares passagers au milieu des sacs de riz et du ravitaillement de la vallée du Baliem.

Au cœur de la vallée, Wamena s'étire au fil du fleuve, entourée par les cultures et le patchwork des jardins irrigués où se cultive la patate douce. Je suis accueillie par une foule bigarrée de badauds qui se propose de porter mes bagages, de me vendre des colliers, des arcs et des flèches. Première rencontre avec les Danis, un mélange de Papous revêtus d'habits colorés et de toutes sortes de chapeaux : des cagoules, des bonnets, des toques en peau de coucous. Certains arborent des plumes colorées, assorties de fleurs, qu'ils plantent dans leur chevelure. D'autres portent l'étui pénien retenu à l'aide d'un filin.

La ville s'étire autour de quelques rues parallèles jalonnées de magasins offrant les mêmes vivres. On y circule en mobylette ou en *ocek*, une banquette fixée à l'avant d'une bicyclette. De Wamena, je garderai le souvenir amusé de la vie au milieu des Danis avec lesquels chaque conversation réserve enchantement et bonne humeur. Un quotidien de ville de province où l'on peut aller faire le marché, déambuler dans les rues, aller prendre un café, si ce n'était le constant décalage culturel que l'on ressent. A quelques kilomètres, les villages traditionnels gardent un mode de vie primitif qui a perduré, intact, pendant des centaines d'années avant l'arrivée des Occidentaux venus s'installer dans les années 50. Un nombre conséquent de missions sont venues convertir les Danis au Christianisme, bannissant la nudité, la polygamie et les guerres tribales qui constituent l'un des traits de leur culture. Ces Danis souriants et enfantins restent de grands guerriers. Ils renouent ainsi parfois avec la guerre, comme ce fut le cas lors de violentes représailles contre les Indonésiens suite à l'interdiction de hisser le drapeau papou il y a quelques mois.

Je découvre quelques villages au sud de la vallée, les habitants y vivent dans les traditionnelles *honais*, des huttes rondes aux toits de chaume. Certains conservent des momies de leurs ancêtres qu'ils ont enfumées au-dessus du feu domestique. Le quotidien est extrêmement rudimentaire et rustique, les Danis sont des cultivateurs qui se nourrissent principalement de patates douces que les femmes cultivent dans les jardins. Les cochons qui déambulent librement déterminent (avec le nombre de femmes) la richesse d'un homme. Ils sont tués lors des fêtes et des grands événements. Alors que les hommes demeurent oisifs dans la *honai* qui leur est réservée, les femmes élèvent les enfants, cuisinent, transportent dans les sacs tissés, les *nokens*, les pesantes cargaisons qu'elles triment sur les routes. Je n'ai jamais vu une femme inoccupée, lorsqu'elle marche, les mains libres, elle continue de tisser les *nokens*.

AUX CONFINS DU MONDE

Je quitte Wamena pour Sinak, une heure d'avion pour rejoindre ce village isolé en altitude au milieu de la forêt. Le Puncak Jaya, culminant à plus de 5 000 mètres n'est pas très loin. Je trouve une place dans un petit avion de la compagnie missionnaire MAAF. J'embarque au milieu d'une cargaison de poulets, de choux et de cartons grossièrement emballés. L'atterrissage se fait sur une piste herbue délimitée par une palissade de bois. J'apprends que la compagnie a suspendu tous ses vols pendant des mois car des cochons s'y promenaient.

Sinak est un petit village suspendu au milieu des lourds nuages accrochés aux versants des montagnes. Un silence irréal accompagne ce séjour étrange. Parfois, un jeune enfant s'échappe en hurlant, il n'a jamais vu de blanc et ma présence l'effraie. Une existence calme, comme scellée hors du monde, égrène chaque jour les mêmes événements. La coupure avec le reste de la planète est totale, on continue de me saluer avec la même chaleur, mais une curiosité décuplée accompagne mes moindres gestes. A la rituelle question " d'où viens-tu ? " qui m'aura suivie pendant ce périple, je sens que le mot France n'évoque plus rien et s'est dissout dans la distance et le temps.

